

## DESERTEURS

*Tout le restaurant n'était qu'une grande vérandah donnant sur la rade. Quand les trois Belges y entrèrent, seuls deux officiers stationnaires anglais et un groupe d'ingénieurs américains y déjeunait déjà, il n'était guère plus de midi, l'heure de l'obit des Russes n'avait pas encore sonné. Un peu gênés dans leurs vêtements civils, surpris de passer sans les saluer devant les marins anglais, les déserteurs choisirent une table au soleil, près du vitrage. Sous leurs yeux, sur l'eau bleue qu'encerclaient presque entièrement les collines rousses, ils remarquèrent tout de suite le Sheridan dont fumaient les cheminées. L'Américain qui les avait décidés à rester à Vladivostok les avait assurés, la veille, que le bateau lèverait l'ancre vers onze heures ; de le voir soudain devant eux, ils furent un instant troublés comme s'ils s'étaient trouvés devant un chef. Puis ils s'amusèrent d'assister ainsi au départ des camarades. Et, comme on servait les hors d'œuvre et la vodka, ils s'animèrent à l'idée des corvées d'aménagement et des inspections que devaient subir les autres dans les entreponts malodorants.*

*Ce printemps asiatique que la rare végétation n'annonçait pas, l'herbe était encore brûlée du gel de l'hiver, on sentait sur le port tout entier sa tendresse malade et comme puerpérale. Pour les européens qui pendant cinq mois n'avaient connu que la blancheur des neiges, la seule couleur de la terre était d'ailleurs une joie aussi grande que jadis, dans les jardins chez eux, le premier brouillard vert sur les saules. Une des baies était ouverte ; par là venaient les odeurs du quartier chinois tout proche, dont le soleil faisait fermenter les passions et la crasse. Depuis qu'on avait atteint la Mandchourie, les soldats respiraient partout comme une odeur de marécage, que même ici la bise de la mer ne*

pouvait dissiper. Et le plus jeune des trois déserteurs s'habituaît à cet air fiévreux comme il s'habituaît au goût et à la brûlure du vodka, et il se laissait aller à l'ivresse de l'un et de l'autre.

Ses compagnons pourtant parlaient de leur vie nouvelle. L'un était avant la guerre «commerçant» à Hong-Kong, l'autre chauffeur de taxi à Bruxelles. Tous les trois devaient partir par l'express du soir pour Kharbine, où ils entraient comme employés dans un comptoir. Et pendant que dans la rade les petites jonques à voile carrée, où godillait un chinois frénétique, croisaient les vedettes automobiles américaines ou les canots britanniques majestueusement enlevés par sept paires d'avirons, pendant que le Suffolk, le Brooklyn et les deux énormes cuirassés japonais, ceux-ci ancrés au milieu du port comme deux formidables forteresses sombres, braquaient les volées de leurs 305 sur la ville étagée en amphithéâtre et sur les trois torpilleurs échoués qui achevaient de se rouiller sous le drapeau rouge, pendant que les trois cheminées grises du Sheridan fumaient plus noir et plus dru, le marchand de Hong-Kong et le chauffeur de taxi aspiraient au bonheur tout proche de s'asseoir dans un fauteuil tournant devant un bureau chargé de paperasses, d'y manipuler des chiffres, de commander par téléphone aux steamers de Nagasaki et aux caravanes de Verkhis-Oudinsk, d'acheter de l'opium à des Chinois ventrus, ou de l'alcool à des officiers russes titrés et de faire parvenir en contrebande cet opium et cet alcool dans les fumeries pouilleuses qui pullulent autour des gares fortifiées du Transsibérien. Ils avaient le goût féroce de l'argent. Le chauffeur avait été, à Kiev, entretenu par une princesse polonaise. Le marchand, se trouvant à Tarnopol au moment de la débâcle de Juillet 1917, avait pris la tête d'une bande de fantassins qui donnaient l'assaut à une pharmacie juive ; il avait laissé les Russes s'embarrasser de la balance de précision et se battre pour les pâtes de guimauve et de jujube, et s'était contenté de faire main basse sur certaines quantités de morphine et de cocaïne, qui lui avaient permis, pendant le séjour du corps belge à Kiev, de vivre aussi royalement qu'un membre de la Rada, tant qu'on fut sous le régime ukrainien, et qu'un matelot de l'état-major de Mourasiev quand les bolcheviks furent dans la ville. Mais ils ne voulaient plus de ces aventures chanceuses et, somme toute, peu lucratives. Ce qu'il leur fallait à présent, c'était le beau brigandage des banques et des affaires, tel qu'ils l'avaient vu pratiquer et tel qu'ils s'y étaient essayés pendant les vingt jours qu'ils venaient de passer à Kharbine, un hasard leur

ayant permis d'indiquer un « coup » à cet Américain qui avait partagé avec eux les bénéfices et qui leur avait offert d'entrer dans sa bande. Ils seraient des gentlemen corrects, ils dîneraient le soir au Continental avec Séménov, et quand, au matin, les généraux russes seraient sous la table, ils payeraient l'addition avec des dollars.

Mais au plus jeune des trois, Kharbine n'apparaissait pas seulement comme la ville des bank-notes. Il n'aimait pas l'argent pour la seule domination qu'il donne ; étant beau, il était voluptueux, et Kharbine, avec sa saveur mêlée d'Asie et d'Amérique, l'attirait comme une femme perverse. Il n'y avait pas quatre jours qu'il l'avait quittée, et il avait la nostalgie de cette Coblenz russe pleine d'émigrés à épauettes d'or et éperons sonnants, dont la corruption des tsaristes et la brutalité yankee faisaient la plus inoubliable des Sodomes. A Kharbine, l'Asie livrait son corps chaud aux Américains à cause de leur or, et les officiers de Séménov étaient ses maquereaux innombrables. Et il aspirait à repartir vers les trois villes qui sont comme trois îlots dans ce désert de sable, la ville des consulats avec ses bâtiments blancs pareils à ceux d'une exposition universelle et ses mâts où pendent des pavillons, la nouvelle ville chinoise avec ses bars, ses restaurants et ses music-halls, la vieille ville chinoise avec ses dragons grimaçant aux façades et ses rues de boue que traversaient des passerelles semblables à celles qu'il avait connues à l'Yser. Et il retournerait dans les maisons de bois où vous accueillent des Japonaises aux seins puérils dans les hautes bâtisses de briques rouges où l'on vend d'étranges amours ascétiques et où attend, agenouillée sur une natte, dans une cellule monacale, une prostituée chinoise, morne comme une patiente, et dans cette arrière-boutique où il avait vu danser nue, la dernière nuit, une longue européenne aux blonds cheveux courts...

Un soldat rouge traversa le restaurant, à la recherche de l'officier américain qui commandait ce jour-là les patrouilles détachées à terre. Il traînait son fusil derrière lui ; il avait dû combattre au front pendant la guerre, car il portait, à la mode des soldats de l'ancienne armée, sa cuiller de bois fichée dans sa botte. Les Belges le regardèrent avec la pitié méprisante qu'ils avaient pour leur propre passé.

*Un coup de canon tonne dans la rade. Le Sheridan s'est mis à glisser doucement sur l'eau bleue ; les pavillons des navires alliés montent le long des drisses. Aux bordages du Brooklyn, les marins américains font une ligne sombre que borde la mince ligne blanche des petits bonnets de toile. Sur le Suffolk qui est beaucoup plus loin, on voit l'équipage massé à l'avant agiter par trois fois ses bérets cependant que trois hourras assourdis traversent le vaste port. Les cuirassés japonais restent impénétrables ; mais au flanc de chacun d'eux, toutes les minutes, jaillit une flamme, et le tonnerre de leur salut secoue les vitres. Et voici que les déserteurs perçoivent un chant qui leur vient par bouffées. Alignés, un solide ordonnance casque en tête et présentant les armes sur le pont du grand transport gris-bleu qui accélère son allure, les trois cent Belges répondent au salut de l'Union Jack, du Soleil Levant et du Drapeau Etoilé. Des lambeaux de l'hymne arrivent jusqu'à cette table où l'on vient de servir les fruits de Ceylan et les puffs à l'américaine, des mots clamés plus fort et qui retentissent avec majesté : «fière... indompté... le Roi...le Roi...». Et puis le Sheridan tourne, ses passerelles vont cacher le pont avant où les Belges sont rangés ; on voit luire l'éclair d'un sabre, un mouvement passe sur le front de la troupe. Les canons japonais se taisent. Les drapeaux redescendent. Le Sheridan, voilé par sa fumée, s'engage dans la passe ; il y diminue, s'y enfonce et disparaît.*

*Dans le restaurant à présent plein du bruit des éperons, des fugaces parfum des femmes, le plus jeune des déserteurs avança sa main tremblante vers la vodka. Mais le flacon était vide.*

Juin 1923